

Natalia Moret

**UN FILS DE PUB
AUX ABOIS**

Roman

Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Marianne Millon

La dernière goutte

1

Un salopard sans cœur

Tatiana pointa l'index, dévoilant le mystère du gin-tonic. Mon gin-tonic. Celui que je cherchais depuis que j'avais ouvert les yeux. Qui avait été près de moi pendant tout ce temps, sur la table de chevet.

– Si c'était un chien, il te mordrait, Javier.

Je sortis juste ce qu'il fallait d'avant-bras pour le saisir et remontai la couette au-dessus de ma tête pour me plonger dans l'obscurité. Que la nuit soit. Un chien... Jamais de ma putain de vie je n'aurais de chien. Le meilleur ami de cet homme de trente-neuf ans installé dans son rez-de-chaussée de Palermo¹, c'est-à-dire moi, c'était moi. Les secrétaires se chargeaient de tout le reste ou presque. Certes, il y a des gens qui savent raconter des histoires et d'autres non, mais le monde ne se divise pas ainsi. Encore moins entre ceux qui commandent et ceux qui obéissent. Avoir un chef ne constitue pas une explication, c'est juste une donnée liée au fonctionnement général des choses. Mais tout le monde n'a pas une secrétaire.

¹ Quartier bohème et chic de Buenos Aires. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

Voilà la seule division significative : il y a ceux qui ont plus de chefs que de secrétaires, et puis nous, les autres, ceux qui ont de l'ambition. Deux gorgées, et le gin-tonic disparut à nouveau.

– Il est seize heures, Javier...

Après la protestation de Tatiana, je rejetai la couette sur le côté. Le soleil avait attiré Bandini dans la chambre. Mon chat, qui passait son temps à dormir et à se déplacer en fonction de la trajectoire de la lumière, était en train d'enfoncer les griffes dans un sweater moelleux de ma fiancée, par terre, comptant l'utiliser comme matelas. Tatiana le poussa de son pied nu, jusqu'à ce qu'elle parvienne à le faire sauter sur le lit, et elle jeta le sweater en boule sur une chaise.

– Tu ne vas pas à l'agence ?

– C'est une question ?

Mais ma question n'en était pas une non plus. Je n'étais pas devenu mon propre employeur pour que ma fiancée se permette de me demander quand j'allais partir au travail. Malgré tout, qu'est-ce que tu étais jolie, Tatiana. Sa bretelle de soutien-gorge lui arrivait à peine aux aisselles. Elle ouvrit la porte du placard afin de s'habiller, puis elle passa les doigts sous son slip à petites fleurs pour l'ajuster. Elle chercha un bâton de rouge et commença à maquiller sa bouche charnue devant le miroir. D'abord la lèvre du bas. Puis elle dessina celle du haut en forme de cœur. Elle ne me répondit pas.

– Allons dîner dehors. De la viande rouge.

Mon agence. L'une des plus importantes agences de publicité de la ville. Je l'avais créée cinq ans plus tôt,

après avoir découvert ma véritable vocation : faire du fric. Une agence importante dans une importante maison ancienne de Colegiales¹ que j'avais restaurée en conservant le style. Elle subissait maintenant une conjoncture atypique, compliquée sur le plan financier, mais passagère. Un passage à vide pour une agence pleine aux as et qui était pourvue de tout le nécessaire : plancher en pin, hauts plafonds, Nespresso, des Macs de tous les côtés, et des surfaces lisses... avec des miroirs, inoxydables, sans porosité... Mon agence était un cocktail de surfaces *invitantes*... Dans mon casting d'architectes, j'avais été aidé par Marcel, mon dealer de chevet. Nous nous étions rencontrés trois ans plus tôt sur les escaliers encastrés dans des tuyaux du centre Georges Pompidou. Venu à Paris pour y tourner un spot publicitaire, j'avais connu Marcel par la productrice blonde frôlant l'anorexie, hyper efficace, qu'on m'avait affectée depuis Buenos Aires. Un an plus tard, il était arrivé dans le sillage d'une cinéaste originaire de Rosario dont il était tombé amoureux et qui avait fui l'Europe et l'héroïne. Pour lui, cela revenait à recommencer à zéro, et si quelqu'un l'aida à se constituer un portefeuille stable de bons payeurs, ce fut bien moi. Aussi ne refusa-t-il pas de m'ouvrir son carnet d'adresses et d'y cocher ses clients architectes, avec lesquels je pensais avoir des affinités. Mon raisonnement avait été très basique. Si je ne suis pas dur, je ne peux pas mettre la pression à mes employés. Si je ne peux pas leur mettre la pression, je ne fais pas de fric. Et si je ne fais pas de fric, je ne peux pas

¹ Banlieue aisée située au nord de Buenos Aires.

être dur. C'est simple. Il faut donc multiplier les surfaces *invitantes*. Pour qu'il soit facile et agréable de travailler dans tous les espaces pendant que je me consacre à ma vocation, car, j'avais découvert parallèlement son alliée fondamentale : la cocaïne. Il n'était pas compliqué de faire comprendre ce raisonnement à un architecte, mais j'en voulais un qui le partage, un qui devrait lui aussi sniffer avant de s'asseoir pour dessiner des plans et qui comprendrait intimement qu'il était crucial, absolument crucial, que le lieu de travail soit *invitant*...

– On y va, Tatiana ?

Mais elle était dans la salle de bains. J'allai me préparer un autre gin-tonic. La cuisine semblait dire : entre, Javier, fais-toi une frayer. Rosita était en vacances depuis une semaine, et c'était le bordel à la maison. Ni Tatiana ni moi n'étions doués pour la vaisselle. Je passai la main sur le seul secteur dégagé et propre du plan de travail en acier, doux, sans porosité... Je cherchai la bouteille de Bombay, versai le gin sur les deux glaçons que j'avais déposés dans le verre, jusqu'à mi-hauteur exactement, pressai une tranche de citron et remplis le reste de Paso de los Toros¹. Je préfère le Schweppes, mais il n'y en avait plus et Rosita n'était pas là. Et quand elle n'est pas là, personne ne pense à moi. Je regagnai la chambre. Tatiana n'était pas sortie de sa retraite hygiénique. Toujours en train de se laver. Douches, crèmes, parfums. Toujours d'une propreté scrupuleuse et, malgré tout, toujours avec cette odeur si... qui ne s'en allait pas, si... *invitante*. Je pris sur le bureau une enveloppe de

¹ Marque d'eau gazeuse uruguayenne.

ma banque, l'ouvris et examinai mon relevé de carte bleue. Une fortune digne d'un champion. Je le jetai, le débit automatique se chargeait de ces démarches pour moi et, pendant que je regardais une publicité pour des emprunts à taux fixe, je pensai que l'esprit humain était vraiment mystérieux... Le texte de l'affiche disait : « Emmène tes enfants chez Disney! », et la photo montrait trois gamins souriants devant des châteaux. Pour les professionnels de l'art de se pourrir la vie, passer une semaine avec trois adolescents surexcités par Mickey, ce n'était pas suffisant. Non. Si on pouvait par-dessus le marché s'endetter, c'était mieux. Je m'étendis sur le lit avec mon second gin-tonic. Un enfant... quelle folie. Bandini, toi qui es un type raisonnable comme moi, approche. Mais non. Pas si je te cherche. Pas si je t'appelle. Ah, Bandini, pendant combien de temps dois-je t'ignorer pour que tu aies besoin de moi ? Pourquoi te fais-tu autant désirer ? Tatiana sortit de la salle de bains et revint vers le miroir.

– Dînons dehors, répétais-je.

– Ce soir, je ne peux pas. Julia est perturbée par toute cette histoire de mariage et elle m'a demandé de l'aider à choisir des vêtements pour la cérémonie civile. Elle est nerveuse, elle s'empiffre. Elle devait mettre une robe offerte par sa belle-mère, mais elle ne rentre plus dedans. La vieille l'a commandée à une créatrice américaine qui copie Vera Wang. Avec le fric qu'ils ont, aller lui acheter une imitation...

Elle me parlait tout en complétant sa tenue avec une kyrielle d'accessoires. Parfois, en traînant dans la maison

en peignoir, un gin-tonic à la main, je retrouvais une paire de gants verts sous l'oreiller. Plus tard, un bas à rayures noires et rouges derrière le bidet. Ou un soutien-gorge bleu en dentelle, emmêlé dans un débardeur fuchsia... Et le soir, je voyais toutes les petites affaires de ma fiancée, si hétéroclites, en harmonie sur elle... Sur le corps de Tatiana, n'importe quel vêtement semble avoir été fait pour aller avec l'autre et tous avoir été conçus pour elle. Comment fait-elle ?

– Parce qu'elle pourrait lui acheter l'original avec la monnaie que lui rend le coiffeur, mais elle lui achète une bonne imitation... C'est parce que Julia vient de la classe moyenne. Elle lui fait passer un message, songea-t-elle. Tu ne crois pas ?

– Si...

– Sans compter que la robe est atroce. Ostentatoire, nouveau riche. Mais Julia veut la mettre quand même, pour lui faire plaisir.

– Ça a l'air grave, oui. Il faut que tu l'aides.

– Tu viendras, non ?

Les soirées mondaines qu'organisait Julia, l'amie de Tatiana fan des psychotropes, étaient un plaisir dont je préférais me dispenser. Je m'assis, cherchai le premier sachet de la journée dans le tiroir de la table de chevet, posai mon verre afin de pouvoir me préparer une ligne avec les deux mains. Non aux réunions sociales, mais le mariage, c'était une autre affaire. Bien sûr, que je comptais y aller. Les mariages des autres sont géniaux, surtout si les mariés sont l'amie de ta fiancée, celle qui ne porte pas de soutien-gorge, et le roi du plastique du

Mercosud. Champagne à volonté, canapés au pâté de lièvre et peut-être un peu de sexe à l'improviste dans les toilettes avec une copine de la mariée. Si j'ai de la chance, avec ma Tatiana aussi, peut-être.

- Alors, tu viendras ?

- Tu es si jolie, Tatiana...

- Sinon, préviens-moi, je demanderai à Julia de ne pas me placer à une table où il n'y a que des couples.

- Ah oui ? Il y a un célibataire recherché ?

- Eh bien...

La cocaïne de Marcel était si bonne, si bonne, si bonne, que si on tapotait le sachet juste un peu avec les doigts, elle tombait sur la plaque de verre de la table de nuit comme de la neige irisée. Maman mettait du coton sur l'arbre de Noël. En décembre, les gens avaient chaud, mais dans notre maison d'Olivos¹ il neigeait, comme dans toutes les maisons du Vieux Monde. Neige, argent, si froids tous les deux, si blancs. Il neige dans mon agence, sur mon fauteuil en velours bleu... Il neige chez moi... Je suis le dieu de la neige et je fais neiger... Parfois, quand je vois la neige tomber, je me sens seul. Mais je me fais une ligne et les choses reprennent leur véritable dimension.

- ... et le dernier, je ne sais pas très bien. Je crois que c'est le patron d'un groupe très influent. Acier. Médias. Un truc dans le genre, énorme.

- Bon, je t'accompagnerai. Et si quelqu'un s'approche, tu lui dis de venir me voir.

- Je te le promets. Elle passa la veste cintrée bleue,

¹ Ville située au nord-ouest de Buenos Aires.

puis elle prit son sac rouge et les gants de cuir assortis. Tu n'envisages pas de te lever ?

- Tu n'envisages pas de me laisser tranquille un instant ?

L'agence, la dette, le mariage, que sais-je ? Et si ce mariage me donnait l'opportunité de faire du business ? Une chose était certaine : de nombreuses personnes importantes s'y rendraient. J'avais beaucoup investi pour m'entourer de ces gens. Car les gens importants sont très jaloux de leur intimité. Des paranos. Et si on veut appartenir à leur cercle, il faut être un perfectionniste de la parano. Comme moi. Quand on gagne la confiance de quelqu'un d'important, on commence à le fréquenter, on connaît ses cercles, ses personnes de confiance, mais jusqu'à un certain point. La clé du pouvoir est de caler son mépris sur le bon timing. Si on se montre très amical, on n'est pas digne de confiance car, au sommet de la pyramide, très amical est synonyme d'arriviste, et l'arrivisme, c'est la plaie. Il suffit que l'un de ces élus te punisse pour que tous te punissent. Tu te retrouves sur la touche, car au sommet de la pyramide, il règne une grande solidarité. À la base aussi. Si tu veux être quelqu'un, la base est la meilleure école. Le milieu, jamais. Le milieu, c'est la fange. Tout le monde s'y piétine, dans un ballet très compliqué intitulé « Personne ne veut descendre, tout le monde veut monter ». Notez cela dans votre agenda : il faut viser le haut et apprendre en bas. C'est pour cela que je garde toujours le contact avec un exclu. La cocaïne qu'on vous vend est à quatre-vingts pour cent de la craie, dix pour cent de la coke et dix pour cent une

sombre énigme. Mais si l'on est un drogué insolvable, cela n'a pas d'importance, et si l'on est quelqu'un, cela en a encore moins. On la leur achète, on va aux toilettes, on jette la saloperie prolétaire dans la cuvette et on sort sa brillantine d'importation. On sniffe quelques lignes avec eux. On regarde. On écoute. On retient. L'inframonde est très formateur. Mon exclue de chevet, ma pourvoyeuse plan B quand Marcel est injoignable, s'appelle Rosmari. Des gens désespérés. Si tu connais mieux les gens les plus désespérés, tu peux être pire que tu ne l'es déjà. Si tu comprends comment faire, tes possibilités de faire beaucoup de fric augmentent formidablement. Et si un jour tu as beaucoup de fric, tu peux choisir ce que tu veux. Par exemple, d'être meilleur.

– Je rentrerai tard, dit Tatiana avant de partir.

J'ai besoin de beaucoup de fric. Pour vivre, car les trente ans si bien portés de Tatiana ne se portent pas seuls. Et pour continuer à vivre, car le fric appelle le fric, et pour en faire beaucoup et en profiter tant qu'on est encore jeune, il faut prendre des risques. J'en ai pris avec Amanda, mon ancienne associée. Tant que cela a duré, c'était trop beau. Aux moments libres que nous laissait le sexe, on faisait du fric. On était des adolescents au portefeuille plein. Elle en cachette de son fiancé, moi de Tatiana, on s'entendait sur les deux tableaux. On était compagnons d'addiction. Que peut-on demander de plus à une relation ? Bien sûr, cela a mal fini. Amanda m'a trahi et Tatiana l'a appris. Un mois de travail méticuleux pour me faire pardonner de ma fiancée, et maintenant lui passer les petits gestes d'indifférence par lesquels elle

me fait payer mon comportement. J'allumai mon ordinateur et écrivis le mail que je rédigeais, avec de légères variations, depuis plus de deux mois.

*Chère traîtresse,
Où es-tu, putain ? Si je te retrouve, je te tue.
Avec tout mon amour, Javier.*

Amanda, ma chère traîtresse. Celle qui m'escroqua, disparut avec le magot, et me laissa face à une dette qui aurait permis d'offrir une collation à la Somalie. Une dette dont le délai de paiement expirait dans moins de deux semaines. Et avec quoi allais-je affronter la situation ? Pas la moindre foutue idée. Le pire était qu'elle me manquait. Je l'avais cherchée à Merlo, à La Cumbre, à Pergamino, dans toute la géographie banale où elle rêvait de partir commencer une nouvelle vie. Mais cela semble également avoir été un mensonge. C'est quand même un bon plan. Je le recommande. L'avoir près de soi six mois ou un an au maximum, et en profiter. Le moment venu, laisser tomber de façon préventive ou se lancer. Le problème, c'est quand on commence à y croire. Grâce à Amanda, je devais trois cent mille dollars à Ariel Janovsky, un salopard sans cœur.